

Les trente premières années de sa vie, c'est un anonyme, caché dans les profondeurs de la ville (l'impasse Florimont, 14ème arrondissement). Il vit et dort sur un lit-cage chez Jeanne, lit toute la journée à la bibliothèque municipale, gagne trois sous à écrire sous divers pseudonymes dans le journal *Le Libertaire*, considère François Villon comme un frère. Il arpente les trottoirs, de son pas chaloupé d'ours. Il travaille l'octosyllabe, le décasyllabe, se construit un monde de bergères, de gorilles, de joueurs de flûtiau. Il passe des auditions, sans succès et d'ailleurs sans y croire, jusqu'au jour de 1951 où, par la grâce conjuguée de Jacques Grello, Patachou et Jacques Canetti, il est poussé sur une scène. Il transpire abondamment, semble souffrir mille morts, devient du jour au lendemain connu, puis célèbre, et ça ne change rien à sa vie, Jeanne, le lit-cage, etc.

Il y a eu Sète. Sa mère, venue d'Italie, qui chantait toute la journée (et, comme elle, il connaîtra tout de la chanson, et d'abord ses maîtres spirituels, Mireille et Jean Nohain, Jean Tranchant, et Trenet bien sûr). Sa mère, qui jamais ne viendra l'entendre sur scène (à cause des blasphèmes et des gros mots). Son père, qui un jour qu'il aura fait une bêtise d'adolescent (*Pour offrir aux filles des fleurs, nous nous fîmes un peu voleurs*) se contentera de "lui tendre sa blague à tabac" et de lui dire "Bonjour, petit". De Sète, lui restera un premier cercle d'amis. Il y aura eu le débarquement à Paris, où une tante hôtelière l'hébergera. Il y aura là un piano droit. Coup de grisou. Autodidacte dans l'âme, il y cherchera quelques accords. Ce sera dorénavant son instrument, bien avant la guitare.

Il y aura eu le STO en Allemagne. Il y aura réparé des moteurs d'avion et constitué son deuxième cercle d'amis. Et écrit quelques chansons (*Bonhomme* et *Pauvre Martin*), qui comme lui resteront encore tapies dans l'ombre pendant quelques interminables années. Il y aura eu quelques livres de poésie publiés à compte d'auteur. Quelques amours éphémères (*Moi, mes amours d'antan...*), et la femme de sa vie (*J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main, ne mettons pas nos noms au bas d'un parchemin*).

Il y aura eu tout d'un coup la notoriété. Mais quand elle arrivera, il sera prêt. Il aura attendu si longtemps. D'abord il y aura les cabarets, la rive droite (Patachou), puis la rive gauche (Bobino). La "famille" (c'est-à-dire Pierre Nicolas à la contrebasse). Les microsillons 25cm (huit chansons à chaque fois). Le malentendu (*J'suis le pornographe du phonographe*).

Il y aura un moustachu un peu balourd qui deviendra un beau jeune vieillard (poil gris, œil qui brille, sourire irrésistible). Une sorte de légende vivante, une référence (à son corps défendant), un maître du vers. A la fois ombrageux et indulgent, courtois et distant, obstinément secret.

Trente ans dans l'ombre, trente ans dans la lumière. Souvenons-nous : de lui, on ne savait pas grand-chose, on ne connaissait que ses mots (mais alors à la virgule près) et ses mélodies (beaucoup plus compliquées qu'en apparence). Artisanalement, il continuait à les faire marcher ensemble, bien conscient que ses petites prosodies (minutieuses, millimétrées) ne pouvaient se passer de ses harmonies (décidément très tarabiscotées, prenez une guitare et vous verrez...). Il donnait maintes interviews, où il tricotait l'imparfait du subjonctif et châtiât la langue (ah ! ses liaisons), mais en somme ne parlait que pour mieux se cacher, quelque disert qu'il fût. Et en somme on l'aimait pour ses silences.

Un jour, il fit savoir qu'il était malade (*J'ai quitté les gros, les joufflus, les obèses*) et pria qu'on l'enterrât sur la plage de Sète (ce dont il se fichait pas mal). Alors il mourut et on découvrit que ce patriarche n'avait que soixante ans. On le croyait éternel (comme le père du même nom) et ses chansons immortelles. Va savoir.

D'autres ont chanté son répertoire, mais décidément sans lui c'est moins bien (sauf Le Forestier). Les enfants des écoles apprennent-ils toujours *La chasse aux papillons* ?

Longtemps, longtemps après que les poètes ont disparu.... chantait Trenet. Peut-être, pas sûr. Alors raconter Brassens. Le voir sur quelques vidéos tremblantes et en noir et blanc. Évoquer l'enfance sétoise et les faubourgs de Paris. L'impasse et le gorille. L'oncle Archibald et les amours d'antan. Les quatre bacheliers et la tondué. Les passantes et Pénélope. Marinette et les imbéciles heureux qui sont nés quelque part. Se rendre compte que dans un coin de nos mémoires tout cela reste gravé. Pour combien de temps ? Brassens s'éloigne, que nous avons tant aimé. Et nous nous éloignons aussi. Et d'ailleurs c'est très bien ainsi.